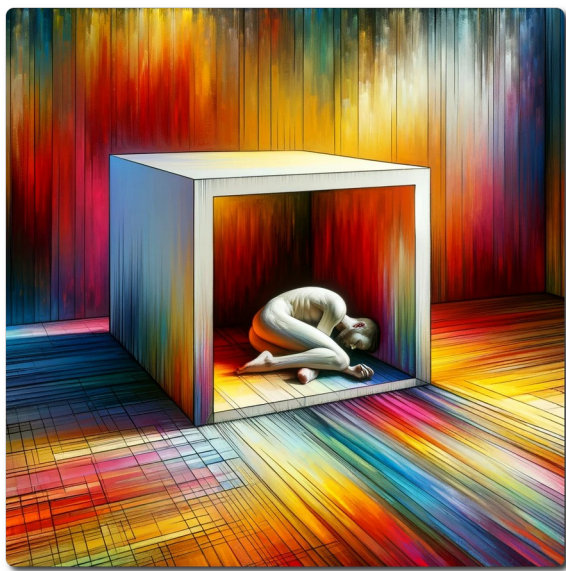


# QUATRE MURS FONT LA PAIRE

Nouvelle

Christophe GRÉGOIRE

©Christophe Grégoire 2024  
Certificat de dépôt horodaté : N°D53139-18305



Théo se réveille avec la sensation désagréable d'un sol dur sous lui. Il ouvre les yeux sur un plafond blanc, étrangement lumineux malgré l'absence de toute source de lumière visible. La pièce, si on peut l'appeler ainsi, est dépouillée à l'exception d'une estrade en béton sur laquelle repose une vieille couverture élimée, émettant une odeur désagréable : un mélange de moisissure et de viande pourrie. À côté, deux petits saladiers en aluminium; l'un contenant de l'eau, l'autre des boulettes sèches et malodorantes. L'opposé offre une vue sur un tas de sciure, suggérant une fonction disons, primitive. Les murs, d'un blanc immaculé, renforcent l'aspect neuf et inexplicablement propre de l'endroit. Mais ce qui frappe Théo, au-delà de l'aspect carcéral de sa situation, c'est l'absence totale de porte ou de fenêtre. Comment est-il arrivé ici ? Et surtout, pourquoi ?

Théo, trente-trois ans, ne se souvient de rien. La veille, il menait une vie tout à fait ordinaire avec Élodie, sa femme, et Bouchon, leur jeune chat. Employé au service "état civil" de la mairie, il avait vécu une journée typique, entre dossiers à traiter, une réunion d'équipe et le public à accueillir. Rien, dans son quotidien, ne laissait présager un tel réveil.

Essayant de rassembler ses pensées, Théo tente de percer le mystère de sa présence dans cette cellule sans issue. Sa voix, lorsqu'il crie « au secours », se perd dans un écho interminable, soulignant son isolement total. Aucun bruit, aucun signe de vie à l'extérieur. Seul avec ses interrogations, il doit faire face à une réalité inquiétante : il est prisonnier d'un lieu dont il ignore tout, sans savoir comment, ni pourquoi.

Dans sa quête pour comprendre sa situation, il commence par examiner minutieusement son environnement immédiat. Il se lève. Il est totalement nu. Ses muscles tendus par l'inconfort du matelas en béton rugueux, il s'approche des murs, se cachant le sexe d'une main, par réflexe plus que pas pudeur. Il touche ces murs en béton, les frappe doucement, espérant découvrir une quelconque irrégularité, un indice révélateur, ou même une sortie secrète. Pas de simples plaques de plâtre mais bel et bien du béton ! Les surfaces sont lisses, froides, imperturbables. Sa curiosité se transforme rapidement en frustration. Pourquoi n'y a-t-il aucune porte, aucune fenêtre ? Comment la lumière peut-elle baigner la pièce d'une clarté si naturelle sans source apparente ? Comment a-t-il pu arriver ici s'il n'y a pas de porte ? Il explore l'estrade de béton, soulevant la couverture dans l'espoir de trouver quelque chose d'utile -un outil, un indice, n'importe quoi. Mais là encore, rien. Les saladiers en alu, seuls objets de la pièce, ne lui offrent aucune piste. Le tas de sciure dans le coin semble être là pour des besoins élémentaires, une pensée qui le révulse et l'effraie à la fois.

Ne pouvant se résigner à l'idée qu'il n'y ait aucune issue, Théo commence à réfléchir à des moyens alternatifs pour s'échapper ou attirer l'attention. Il crie, d'abord avec hésitation, puis avec désespoir, appelant à l'aide, espérant contre toute attente qu'une oreille bienveillante l'entende. Mais sa voix ne fait qu'écho dans sa prison, renforçant son sentiment de solitude.

Il tente ensuite de se remémorer les événements ayant précédé son réveil dans cet endroit. Que s'est-il passé après son travail hier ? Avait-il pris un chemin différent pour rentrer chez lui ? Avait-il rencontré quelqu'un ? Chaque tentative de reconstitution est un combat contre le vide de sa mémoire, une lutte frustrante pour saisir des souvenirs insaisissables. Il se souvient être passé chez le coiffeur après sa réunion de fin de semaine, être allé chercher une baguette pour le soir. Il se souvient avoir ouvert sa boîte aux lettres et déposé une facture du garagiste sur le plan de travail de la cuisine. Tout à coup, il se rappelle avoir reçu le SMS de rappel du rendez-vous le lendemain chez le vétérinaire au moment où il buvait un café bien mérité après sa journée de travail. Rien d'extraordinaire en somme ! Élodie n'allait pas tarder, elle aussi, de rentrer pour apprécier enfin la quiétude d'un week-end bien mérité !

Théo s'assoit sur l'estrade, enveloppé dans la couverture malgré son odeur désagréable. Ses yeux restent ouverts, fixant le vide devant lui, alors qu'il concentre toute son énergie sur la moindre étincelle de mémoire pouvant expliquer sa présence ici. Bien que réveillé depuis peu, le sommeil le guette, comme une échappatoire possible mais il résiste, refusant de céder à la facilité de l'oubli, même temporaire. Dans ce moment de calme forcé, une réalisation s'impose à lui : il ne peut compter que sur lui-même pour s'échapper de cette situation.

La détermination remplace alors le désespoir. Théo se lève, animé d'une nouvelle résolution. Il décide d'examiner chaque centimètre carré de la pièce une fois de plus, cette fois-ci avec une attention aux détails qu'il n'avait pas eue auparavant. Il réfléchit aux moyens de faire du bruit, de créer une vibration qui pourrait être ressentie à l'extérieur, ou de trouver un moyen d'envoyer un signal, quel qu'il soit, à quelqu'un de l'autre côté de ces murs impénétrables.

Il commence par utiliser la couverture pour créer un tampon, frappant les murs avec plus de force, cherchant des sons différents qui pourraient indiquer une faiblesse dans la structure du bâtiment. Puis, il examine le sol et le plafond, cherchant des irrégularités, des fissures, ou tout autre indice qui aurait pu lui échapper. Théo comprend que chaque petit détail, chaque variation dans l'uniformité de sa prison, pourrait être la clé de son évasion.

Bien que chaque tentative semble vaine, il refuse d'abandonner. Il sait que la panique et le désespoir ne feront que l'engloutir dans une obscurité encore plus profonde. Ainsi, avec une lucidité renouvelée, il se promet de continuer à chercher, à penser, à lutter, jusqu'à ce qu'il trouve une issue, ou jusqu'à ce que quelqu'un le trouve. C'est dans cet esprit de résistance que Théo trouve la force de continuer, alimentant son espoir dans cette situation.

Face à son isolement, Théo traverse une gamme complexe d'émotions. Initialement, la confusion domine, un brouillard épais qui enveloppe son esprit alors qu'il tente de démêler les circonstances de son réveil dans cette cellule blanche. Cette confusion se mue rapidement en une inquiétude aiguë, une sensation glaciale qui serre son cœur à l'idée de ne pas savoir où il est, ni pourquoi. Si au moins il avait son téléphone avec lui...

À mesure que le temps passe, l'inquiétude cède la place à la frustration. Théo se sent impuissant, prisonnier d'un puzzle sans indices. Il éprouve une colère sourde contre lui-même, se reprochant de ne pas se souvenir des événements ayant conduit à sa situation actuelle, et contre son ravisseur invisible, pour l'avoir plongé dans cet enfer. Mais c'est la solitude qui pèse le plus lourdement sur lui. L'absence totale de contact humain, l'incapacité de partager sa peur ou d'entendre une voix

rassurante, amplifie son désespoir. La solitude force Théo à se confronter à lui-même, à ses peurs les plus profondes, à ses regrets. Il se surprend à parler à voix haute, juste pour rompre le silence oppressant, pour se rappeler le son de sa propre voix.

Néanmoins, au cœur de cette tourmente émotionnelle, une étincelle de résilience s'allume. Théo réalise que céder à la panique ne fera qu'aggraver son état. Il s'efforce alors de canaliser ses émotions, utilisant sa peur et sa frustration comme moteurs pour stimuler sa détermination à trouver une issue. Cette résilience est ponctuée de moments de désespoir, où le poids de sa situation semble trop lourd à porter, mais aussi de poussées d'espoir, aussi fragiles et éphémères soient-elles.

Dans ses moments de solitude les plus sombres, Théo trouve un réconfort inattendu dans les souvenirs de sa vie avant sa captivité. Les images d'Élodie, de Bouchon, et des moments de petits bonheurs quotidiens deviennent un refuge mental, un rappel des raisons pour lesquelles il doit continuer à lutter pour sa liberté. Ces souvenirs lui procurent une douceur amère, un mélange de joie pour ce qui a été et de nostalgie, de douleur pour ce qui est temporairement perdu.

Au milieu de ses réflexions et de ses tentatives désespérées de comprendre sa situation, un détail particulièrement troublant revient hanter l'esprit de Théo : sa nudité. Il est nu, parfaitement nu. Cette vulnérabilité exacerbée accentue son sentiment d'impuissance et d'exposition. Pourquoi ? Pourquoi l'avoir dénudé ? Cette question résonne dans son esprit, alimentant une peur croissante d'être non seulement prisonnier mais aussi potentiellement surveillé, épié.

L'idée qu'il puisse y avoir des yeux invisibles posés sur lui à chaque instant lui glace le sang. Il scrute à nouveau les murs blancs immaculés, cherchant une caméra, n'importe quel indice d'une surveillance. Mais rien, absolument rien ne vient confirmer ou infirmer ses soupçons. Cette absence de preuve tangible ne fait qu'intensifier son angoisse. La possibilité d'être observé dans un tel état de vulnérabilité le rend fou de détresse. Il sanglote.

Cette peur d'être épié le pousse à adopter des comportements prudents. Il se déplace avec réserve, couvrant son intimité de la main. Théo comprend qu'être à poils en de pareilles circonstances pourrait être une stratégie délibérée pour le déstabiliser, pour l'affaiblir psychologiquement. Bien que parfaitement à l'aise avec son corps, l'humiliation de sa condition actuelle s'ajoute à son désarroi, lui rappelant sa totale absence de contrôle sur la situation.

Théo se met à réfléchir sur la signification profonde de cette nudité forcée. Est-ce une tentative de le réduire à son état le plus élémentaire, de le dépouiller de toute identité autre que celle de victime ? Ou est-ce un moyen de le rappeler à une humanité fondamentale, un rappel brut de sa fragilité ? Ces questions tournent en boucle dans son esprit, chaque hypothèse alimentant davantage son sentiment d'insécurité et de paranoïa.

Dans un élan de défi face à cette vulnérabilité imposée, Théo tente de se redresser, de se tenir droit, même dans son état de nudité. Il refuse de se laisser réduire à un état de faiblesse par quiconque pourrait l'observer. Cette décision de résister, même dans un tel désavantage, marque un tournant dans son état d'esprit. Théo comprend que sa dignité ne dépend pas de sa condition physique mais de sa capacité à affronter ses peurs, à maintenir son intégrité face à l'adversité.

Alors qu'il lutte contre le désespoir de son isolement, son esprit se met à vagabonder vers les événements de la veille, offrant un répit temporaire à son angoisse. Ces souvenirs, bien que marqués par des tensions, lui rappellent une normalité désormais lointaine et précieuse.

Hier au Bureau, la journée avait commencé avec un désaccord frustrant. Théo avait patiemment attendu son tour pour discuter avec sa responsable des dates de ses congés. Cependant, sa demande avait été accueillie avec un refus catégorique. Sa responsable lui avait expliqué, avec une froideur administrative, que les périodes qu'il avait choisies coïncidaient avec un pic d'activité au service «état civil», rendant impossible toute absence prolongée. Théo avait tenté de négocier, soulignant son besoin de repos et ses plans déjà établis avec Élodie, mais sans succès. Cette interaction l'avait

laissé avec un sentiment d'impuissance et de frustration, une amertume qu'il avait tenté de dissimuler sous une façade professionnelle.

Il y a eu aussi ce désaccord avec Elodie, depuis plusieurs jours, qui s'était accentué hier matin, avant de partir au bureau. Élodie et lui avaient eu une discussion animée au sujet de Bouchon, leur jeune chat. Théo avait observé depuis quelques temps un comportement agressif chez Bouchon, menant à des bagarres fréquentes avec d'autres chats du quartier. Convaincu que la castration pourrait apaiser le chat, il avait pris un rendez-vous chez le vétérinaire sans consulter Élodie. Elle, attachée à l'idée de laisser la nature suivre son cours, avait été bouleversée par cette décision unilatérale. Leur échange, teinté d'incompréhension et de reproches, avait créé une atmosphère tendue, chaque partie campant sur ses positions.

Ces flashbacks, malgré leur nature conflictuelle, servent de bouée de sauvetage pour Théo. Ils le reconnectent à une réalité où les problèmes, bien que stressants, sont tangibles et familiers. Les souvenirs des désaccords avec sa responsable et Élodie, bien loin de l'angoisse de son emprisonnement, lui apportent un étrange confort. Ils lui rappellent que la vie, bien que parfois un peu compliquée, est remplie de relations et d'interactions humaines, un contraste saisissant avec l'isolement et la solitude qu'il endure actuellement.

Se raccrocher à ces souvenirs permet à Théo de maintenir une connexion avec son identité en dehors de ces murs. Chaque souvenir, chaque frustration du passé, devient un rappel qu'il est plus que sa situation actuelle, qu'il a une vie à laquelle retourner. Cette prise de conscience renouvelle sa détermination à comprendre et à surmonter l'épreuve dans laquelle il se trouve plongé.

Alors que les souvenirs de Théo lui offrent un moment d'évasion mentale, une bouffée d'angoisse soudaine le ramène brutalement à la réalité de sa situation. Il est là, parfaitement nu, exposé et vulnérable, dans cette cellule aux murs froids, lisses, d'une blancheur presque éblouissante. La réalisation de sa nudité et de son isolement le frappe avec une force renouvelée, faisant battre son cœur d'une peur sourde. Pourtant, dans ce moment de détresse intense, une voix se fait entendre. Douce, masculine, elle semble flotter dans l'air, enveloppant Théo d'une présence inattendue. Est-ce une voix dans sa tête ? Peut-être. Mais peut-être pas...

– Pourquoi cette peur, Théo ?

Théo sursaute, cherchant frénétiquement autour de lui l'origine de la voix. Rien. Aucun signe d'un autre être humain.

– Qui est là ? Montrez-vous ! Où suis-je ?

– Je suis là sans vraiment l'être, répond la voix. Je suis la voix que tu choisis d'entendre, ou peut-être celle que tu as besoin d'entendre.

Confusion et curiosité se mêlent à la peur de Théo. Il sait qu'il devrait être terrifié à l'idée d'entendre une voix sans corps dans sa cellule, mais étrangement, il ressent un certain réconfort.

– Je deviens fou... C'est ça, n'est-ce pas ? Je suis en train de perdre la boule ?

– Perdre la boule, je ne sais pas. Pas encore, tout du moins... La folie n'est qu'une question de perspective, Théo. Peut-être est-ce une façon pour toi de trouver la force de comprendre ta situation, de te parler à toi-même à travers moi.

Théo écoute, fasciné malgré lui. La voix a raison. Il se sent soudainement moins seul, moins vulnérable, malgré l'absurdité de la situation.

– Que voulez-vous de moi ?

– Je veux que tu te poses les bonnes questions. Pourquoi es-tu ici ? Que représente cette nudité pour toi ? La vulnérabilité, ou peut-être une forme de liberté ?

Théo réfléchit. Jamais il n'aurait envisagé sa situation sous cet angle. La voix, bien qu'immatérielle, lui offre une perspective nouvelle, un fil de pensée qu'il n'avait pas considéré. Il a beau chercher encore une fois du regard sur ces murs : rien ne ressemble à un baffle dissimulé quelque part, sous la couche de peinture blanche. Et mélomane qu'il est, il remarque surtout que le son est diffus ; il sort de partout et nulle part. Il n'y a pas, a priori, de source sonore.

– Liberté ? Dans cette prison ? Mon cul !

– Pas de vulgarité s'il te plaît. Parfois, Théo, c'est dans nos prisons les plus sombres que nous trouvons la clé de notre libération. Ta perception de la réalité, de ta situation, elle peut changer. Tout dépend de toi. Uniquement de toi.

– Si vous êtes une partie de moi, que dois-je comprendre ? Que dois-je apprendre de tout ça ?

– Apprends que même dans le noir complet, il y a toujours de la lumière. Tu es ce que tu choisis de devenir face à ta situation.

– Mais comment choisir, comment changer, quand on ne voit pas d'issue ?

– L'issue est parfois dans la façon dont tu regardes les choses. Change ta perspective, et peut-être que le mur devant toi se révélera être une porte.

Cette idée résonne étrangement en Théo, lui donnant une lueur dans son maigre espoir. Il commence à comprendre que cette voix, qu'elle soit réelle ou le fruit de son imagination, lui offre une sorte de thérapie, l'obligeant à voir au-delà des apparences, à chercher des réponses en lui-même plutôt que dans son environnement immédiat.

– Alors, comment changer ma perspective ? Je suis piégé ici, seul et à poils.

– En commençant par accepter ta vulnérabilité comme une force. Ta nudité n'est pas une faiblesse, Théo. Elle te rappelle que tu es humain, que tu as surmonté des épreuves avant et que tu peux le faire à nouveau. Tu n'es pas aussi seul que tu le penses.

Théo réfléchit profondément à ces mots. La solitude, la peur, la vulnérabilité : ce sont des états qu'il a toujours perçus négativement. Mais cette voix lui suggère de les voir comme des éléments de sa condition humaine qui, loin de le diminuer, peuvent le pousser à transcender ses limites.

– Et si je n'y arrive pas ? Si je reste piégé ici pour toujours ?

– Alors, tu auras vécu en affrontant tes peurs, en cherchant à comprendre, en te battant pour chaque miette d'espoir. C'est là toute la beauté de l'existence, Théo. Et, pour paraphraser à ma façon De La Fontaine, « Rien ne sert de vieillir, il faut mourir à point ! ». Ce n'est pas la durée de la vie qui compte, mais sa profondeur, la façon dont tu l'embrasses, même dans ses moments les plus sombres.

– Merci, où que vous soyez. Je ne sais pas si vous êtes réel ou juste le produit de mon esprit, mais vous m'avez aidé à voir les choses différemment, je pense.

– Peut-être qu'à la fin, la réalité est ce que nous choisissons d'en faire, Théo. Souviens-toi de cela, peu importe ce qui arrive.

Fort de cette nouvelle perspective insufflée par la voix, Théo commence à aborder sa situation sous un angle différent. Il se lève, décidé à ne plus laisser la peur et le désespoir dicter ses actions. Même si la voix ne se manifeste plus, le dialogue interne continue, entremêlé de réflexions inspirées par leurs échanges.

Théo se dit que si sa nudité représente sa vulnérabilité, alors il doit l'accepter comme une partie de lui-même, pas comme une faiblesse.

Il se met à marcher lentement dans sa cellule, chaque pas un rappel de sa condition humaine, de sa résilience. Théo réfléchit à la manière dont il peut "ouvrir" les murs autour de lui, non pas physiquement, mais en élargissant son esprit au-delà des limites physiques de sa prison blanche.

– Et je peux te demander ce qu'il y a au-delà de ces murs ? Peut-être que je suis ici pour apprendre quelque chose sur moi-même, sur la liberté véritable.

Soudainement, il s'arrête, frappé par une idée :

– La liberté ne dépend pas de l'espace physique. Je suis libre dans mon esprit, libre de penser, de rêver, d'espérer.

Dans cette réalisation, Théo trouve un nouvel élan. Il s'assoit, ferme les yeux et commence à imaginer. Il se visualise en dehors de la cellule, avec Élodie, vivant sa vie pleinement, embrassant chaque moment avec gratitude.

Théo se dit que c'est ça, la liberté. La capacité de trouver de la lumière même dans l'obscurité la plus profonde. Il repense tout à coup à une citation de Sartre : « *Jamais l'homme n'a été aussi libre que sous l'occupation allemande* »

Tout en méditant sur cette idée, la voix réapparaît doucement, comme un murmure porté par le vent.

– Tu commences à comprendre, Théo. La liberté est un état d'esprit, pas un fait.

Théo sourit, les yeux toujours fermés, accueillant la présence de la voix comme celle d'un vieil ami.

– Donc tu lis dans ma tête ? Tu n'es pas réel, c'est bien ça ? Et maintenant ? Que dois-je faire de cette compréhension ?

– Utilise-la pour vivre pleinement chaque seconde. Que tu sois ici ou ailleurs, ta vie a une valeur inestimable. Trouve la paix dans le fait de savoir que tu as toujours le choix de manière de voir le monde, peu importe où tu te trouves.

Théo acquiesce, absorbant chaque parole. Lorsqu'il ouvre les yeux, sa cellule semble moins oppressante, les murs moins menaçants. Non pas que quelque chose ait physiquement changé, mais sa perception a été transformée.

– Je choisirai de voir la lumière, alors. De croire en la possibilité d'un changement, en la liberté intérieure.

Au milieu de ses réflexions profondes et de son dialogue intérieur avec la voix, Théo est soudainement interrompu par un besoin pressant, un rappel incongru mais inévitable de sa condition physique.

– Je... J'ai besoin d'aller aux toilettes. Comment je suis censé faire ici ?

Il s'attend à ce que la réponse vienne de lui-même, comme une partie de cette conversation introspective qu'il a menée jusqu'à présent. Pourtant, la réponse qui vient n'est ni celle qu'il aurait imaginée, ni dans la forme qu'il attendait.

– Utilise la sciure dans le coin de la pièce. C'est prévu à cet effet.

Cette réponse, si pratique et terre-à-terre au milieu de leur échange philosophique, déstabilise Théo. Il réalise alors, avec une certaine gêne mêlée de soulagement, que les aspects les plus basiques de l'existence humaine ne s'arrêtent pas, même dans les situations les plus extraordinaires.

– Merci, mais... comment sais-tu cela ? Es-tu vraiment une partie de moi ?

– Je suis ici pour t'aider, Théo. Pour te guider à travers ce que tu vis.

C'est à ce moment que Théo commence à sentir le voile de l'illusion se lever lentement. Cette voix, bien qu'elle lui ait offert réconfort et sagesse, commence à lui sembler extérieure, quoiqu'il en pensait il y a quelques minutes. Elle est distincte de ses propres pensées. Elle lui est coutumière, d'une certaine manière, mais d'une familiarité qu'il ne peut pas encore tout à fait saisir.

– Qui es-tu vraiment ? Ta voix commence à me sembler... familière, d'une manière que je ne comprends pas vraiment, même si j'ai une vague idée...

– Théo, regarde au-delà de ce que tu crois savoir. Écoute non pas avec tes oreilles, mais avec ton cœur.

– Mais tu me fais chier avec tes phrases toutes faites !!!

- Je te fais chier ? La sciure, Théo. La sciure est là pour ça.
- Connard !

Malgré la colère qui lui font perler quelques gouttes de sueur, cette instruction pousse Théo à fermer les yeux, à respirer profondément, à s'ouvrir à la possibilité que cette voix ne soit pas un produit de son imagination. À mesure qu'il se concentre, des fragments de souvenirs commencent à lui revenir, des échos de conversations, des rires partagés, des moments de complicité.

– Ta voix... elle me rappelle quelqu'un, mais c'est impossible. Je n'ai jamais entendu cette voix auparavant, et pourtant...

– Parfois, Théo, nous connaissons des voix, des âmes, avant même de les rencontrer. Je suis ici, dehors, attendant le moment où tu seras prêt à reconnaître qui je suis.

Cette révélation laisse Théo stupéfait. La réalisation commence à s'installer que cette voix, cette présence, n'est pas une construction de son esprit assiégé, mais plutôt une entité extérieure, réelle. Une voix qu'il n'a jamais entendue, mais qui lui est incroyablement familière, comme si elle faisait partie de lui d'une manière qu'il n'a pas encore pleinement comprise.

– Mais comment ? Comment peux-tu être à la fois si familier et si inatteignable ?

– Théo, dans la vie, il y a des mystères qui transcendent notre compréhension immédiate. Je suis ici pour toi, un guide, un ami que tu n'as pas encore reconnu. Mais en temps voulu, tout deviendra beaucoup plus clair.

Théo, guidé par la voix et son propre besoin pressant, se dirige vers le tas de sciure dans le coin de la pièce. Il choisit de s'asseoir, une décision pragmatique pour éviter les éclaboussures, marquant un moment d'humilité et de résignation face à sa condition. Cet acte, bien qu'insignifiant en apparence, résonne profondément avec lui, un rappel de sa vulnérabilité mais aussi de sa capacité à s'adapter, même dans les circonstances les plus dégradantes.

Une fois fait, Théo se sent immédiatement préoccupé par l'hygiène, un réflexe profondément ancré dans son comportement quotidien.

– Je dois me laver les mains. Où est l'eau ? Du gel hydroalcoolique peut-être ?

La réponse de la voix vient avec une pointe de logique teintée d'humour, soulignant l'absurdité de la situation tout en offrant un conseil sanitaire.

– Théo, ce n'est pas très utile dans ton cas. L'urine est stérile. C'est plutôt avant qu'il aurait fallu te laver les mains : ne pas la toucher avec des doigts souillés. Mais après, c'est inutile ; juste conventionnel. Sauf s'il y avait eu un ramequin de cacahuètes à partager, oui, là, pourquoi pas. Mais ce n'est pas l'heure de l'apéro.

Cette remarque déclenche chez Théo un mélange de réactions : l'amusement face à l'ironie de la situation, mais aussi un certain confort dans la logique présentée, malgré le contexte bizarre de la conversation.

– C'est absurde. Je parle d'hygiène avec... avec qui au juste ? Qui es-tu pour me donner des conseils sur quand me laver les mains ?

La question marque un tournant dans leur dialogue, Théo cherchant à percer le mystère de cette présence invisible mais réconfortante.

– Je suis quelqu'un qui te veut du bien, Théo. Quelqu'un qui cherche à t'aider à naviguer dans cette épreuve. Mais souviens-toi, les apparences et les actions les plus simples peuvent parfois porter les leçons les plus profondes.

La discussion se détache alors de la préoccupation immédiate de l'hygiène pour s'orienter vers des considérations plus larges sur la situation de Théo. La voix, tout en restant évasive sur son identité, continue d'offrir des perspectives qui poussent Théo à réfléchir au-delà du tangible.

– Tu sembles savoir beaucoup de choses sur moi, sur ce que je devrais faire ou penser. Mais comment peux-tu m'aider à sortir d'ici ?

– Théo, parfois, le chemin vers la sortie commence par un voyage intérieur. Comprendre pourquoi tu es là te rapprochera de la réponse à la façon d'en sortir.

Cette réponse, bien qu'énigmatique, suggère une voie de réflexion plus profonde, invitant Théo à chercher les réponses non pas dans son environnement physique immédiat, mais dans son introspection et sa compréhension de sa propre situation.

– Un voyage intérieur... Tu as raison. Je dois comprendre le pourquoi avant de pouvoir trouver le comment. C'est ça ?

– Théo, par exemple, réfléchissons à la parentalité dans un contexte plus large. Dans un monde où il y a déjà tant de bouches à nourrir, où la planète peine à subvenir aux besoins de tous, quel sens donnes-tu à l'acte de créer une nouvelle vie ?

Cette question tombe « comme une couille dans le potage », pense Théo. Elle redirige le cours de la conversation vers une réflexion plus globale, l'incitant à considérer les implications plus vastes de la parentalité.

– C'est une question difficile. J'ai toujours vu la parentalité comme quelque chose de très personnel, un désir entre Élodie et moi. Mais tu as raison, il y a des considérations plus larges à prendre en compte. La vérité est que je n'y avais pas pensé sous cet angle.

– Penses-tu qu'il soit possible de concilier le désir personnel de devenir parent avec la responsabilité que nous avons envers notre planète et ses ressources limitées ?

Théo prend un moment pour digérer la question, conscient de son poids.

– Je suppose que ça demande de réfléchir à la manière dont nous élevons nos enfants, à l'empreinte que nous laissons sur ce monde à travers eux. Peut-être est-ce en leur enseignant à être conscients, responsables, que nous pouvons justifier ce désir de parentalité.

– Exactement, Théo. La parentalité n'est pas seulement la création d'une vie, mais aussi l'opportunité d'éduquer une nouvelle génération capable de faire face aux défis de son époque. C'est une chance de contribuer positivement au monde, pas seulement à travers les actions de ton enfant, mais aussi par les valeurs que tu choisis de lui transmettre. C'est ce que je pense, moi aussi.

Théo se sent à la fois accablé et inspiré par cette perspective. La discussion le pousse à envisager la parentalité non pas comme un acte isolé, mais comme un maillon dans la chaîne du progrès humain et environnemental.

– Ça donne à l'art d'être parent une dimension complètement nouvelle. Ce n'est pas juste apporter une nouvelle vie, mais modeler l'avenir à travers elle. Ça me fait réaliser l'importance de réfléchir profondément à nos motivations et à l'héritage que nous voulons laisser.

– Théo, en prenant en compte ces réflexions, tu te prépares non seulement à être père, mais aussi un guide pour la prochaine génération face aux défis de leur temps. C'est en cela que la parentalité peut devenir un acte de foi en l'avenir, un engagement envers la construction d'un monde meilleur.

Alors que Théo continue de digérer la profondeur de leur conversation, un nouvel instinct le ramène brusquement à la réalité de sa condition : son ventre gargouille. Il a faim. Jusqu'à présent, sauf le pipi, il a réussi à ignorer la plupart des signaux de son corps, mais l'appel du ventre devient trop fort pour être mis de côté. Il se tourne vers le gros bol d'eau, reconnaissant au moins la possibilité de s'hydrater, mais l'idée de consommer les boulettes marron pointues à côté lui répugne.

– Je ne peux pas manger ça. Il n'y a rien d'autre ? Peux-tu me donner quelque chose de plus... comestible ?

Il essaie de négocier avec la voix, espérant contre toute attente une alternative à ce qui lui est proposé.

– Théo, dans ta situation, ton corps a besoin de se nourrir, peu importe la forme que cela prend. C'est une question de survie.



La réponse de la voix est empreinte de pragmatisme, rappelant à Théo la dure réalité de sa situation.

– Je comprends la nécessité de manger pour survivre, mais il doit bien y avoir une meilleure option que... ça, non ?

– Parfois, nous devons faire des choix difficiles. Cela dit, considère ça comme une épreuve. Ta capacité à t'adapter et à surmonter les désagréments peut aussi te préparer à des défis plus grands.

Malgré la sagesse de ces mots, Théo se débat avec l'idée de devoir consommer quelque chose d'aussi répulsif. Pourtant, conscient que sa survie pourrait en dépendre, il se rapproche lentement du grand bol, examinant les boulettes avec une grimace.

– Y a-t-il au moins un moyen de rendre cela plus... acceptable ? Un petit geste pour m'aider à passer le cap ?

Il y a dans sa voix un mélange d'espoir et de résignation, cherchant une concession, un compromis qui pourrait rendre son prochain repas plus supportable.

– Théo, la force se trouve parfois dans l'acceptation. Accepter ne signifie pas aimer, mais comprendre et faire face à la nécessité. Peut-être peux-tu fermer les yeux et penser à quelque chose que tu aimes, te rappeler une saveur agréable ; un couscous, une tartiflette ou une tarte au chocolat ! C'est ta perception qui peut transformer cette expérience.

Théo prend une profonde inspiration, se préparant mentalement à l'acte. Il ferme les yeux, essaie de se remémorer le goût d'un repas qu'il aime, et tend la main vers le saladier. Avec réticence, il prend une boulette, ferme les yeux et fait appel à toute sa volonté pour dépasser le dégoût initial.

– Je vais essayer... pour survivre.

– En même temps, vu ton embonpoint, tu as tout ce qu'il faut sur toi pour jeûner quelques jours !

– Quelques jours ??? Parce que tu comptes m'emprisonner combien de temps ?

Rassemblant tout le courage dont il dispose, il porte la boulette à ses lèvres et force une bouchée. Cependant, l'instant où le goût atteint ses papilles, il recrache aussitôt la nourriture, incapable de surmonter la répulsion. La décision de jeûner, au moins pour le moment, semble la meilleure alternative. Pour tenter de purger le goût immonde de sa bouche, il boit entièrement l'eau de son bol, cherchant quelque soulagement dans la clarté et la simplicité de l'eau.

– C'est ce que je mange chaque jour, Théo. Ces boulettes que tu trouves répugnantes, c'est mon quotidien. Et l'eau dans ce saladier, ce n'est pas toujours frais non plus.

Cette révélation frappe Théo d'une manière nouvelle, le forçant à reconnaître la gravité de la situation non seulement pour lui mais aussi pour cette présence mystérieuse.

– Tu... tu manges ça chaque jour ? Mais pourquoi ? Qui te fait subir ça ?

La voix poursuit, dévoilant davantage sur ses conditions de vie, qui semblent étrangement parallèles à celles de Théo.

– Et il y a aussi la sciure que je dois utiliser quotidiennement. Des toilettes sèches, comme vous dites, qui ne sont pas toujours propres, loin de là.

La référence à la sciure, aux toilettes sèches lui rappellent sa maison, construite de ses propres mains avec passion, dans un esprit écologique. Mais la description de la réalité quotidienne de « la voix » commencent à éclairer Théo sur l'identité potentielle de la voix. Une compréhension commence à germer en lui, le lien entre leur situation commune devenant de plus en plus clair.

Théo frissonne à cette description, la grossièreté de la situation le frappant de plein fouet. La voix, avec ses références à une existence marquée par la routine et le manque de soin, sème en lui un mélange de confusion et de révélation.

– Mais... pourquoi me dire tout cela ? Pourquoi me faire vivre ton expérience ?

La question de Théo est chargée d'une recherche de sens, d'une tentative de comprendre le lien entre sa propre situation et celle décrite par la voix.

– Parce que, Théo, parfois nous ne comprenons vraiment la vie des autres que lorsque nous marchons un moment dans leurs pas. Mon expérience, ma routine, c'est une fenêtre sur une existence que tu connais, mais du point de vue de l'autre côté, de ton regard seulement.

Théo, absorbant chaque mot, commence à entrevoir où cette conversation le mène. Les pièces du puzzle commencent lentement à s'assembler, révélant une image plus grande, plus complexe.

– Tu veux dire que... tu es... non, c'est impossible. Mais tout ce que tu dis, ça me rappelle...

– Oui, Théo. C'est une perspective que tu connais, mais du point de vue de quelqu'un que tu aimes, quelqu'un dont tu t'occupes chaque jour, sans peut-être comprendre pleinement son expérience.

La réalisation de la conversation frappe Théo comme un coup de tonnerre. La voix, avec ses allusions à la nourriture, et tout le reste, parle d'une expérience vécue, mais pas par un humain. Théo pense à Bouchon, son chat, et à la manière dont il prend soin de lui. La familiarité soudaine de la situation, vue à travers les yeux de la voix, le bouleverse.

– C'est toi... Bouchon ? Mais comment c'est possible ? Comment pouvons-nous... communiquer ainsi ?

La question reste suspendue dans l'air, marquant un moment de profonde introspection pour Théo. Cette discussion improbable avec la voix, qui semble être celle de son propre chat, lui ouvre les yeux sur une réalité partagée mais rarement comprise entre les espèces.

– Théo, dans cet espace, dans ce moment, les frontières entre le possible et l'impossible sont floues. Ce n'est pas tant le « comment » qui importe, mais le « pourquoi ». C'est une chance pour toi de voir le monde à travers mes yeux, de comprendre ce que c'est que de vivre à mes côtés.

Alors que Théo lutte pour assimiler cette nouvelle réalité, la voix de Bouchon -il en est maintenant persuadé- continue de lui fournir des éclaircissements, brisant les barrières de la compréhension humaine-animal qu'il avait toujours tenues pour acquises.

– Théo, cette expérience, aussi déroutante soit-elle, est une invitation à regarder au-delà de ce que tu vois, à sentir avec le cœur et non avec les yeux. À comprendre que chaque être vivant, quelle que soit sa forme, éprouve des désirs, des besoins, et même des peines.

– Je n'avais jamais envisagé les choses sous cet angle. C'est comme si j'étais aveugle à ta réalité, Bouchon. Je suis désolé.

La voix de Théo trahit une prise de conscience émotionnelle, une ouverture à une compréhension plus profonde et plus empathique de la vie de son compagnon.

– Il n'y a pas de faute, Théo. Seulement l'opportunité d'apprendre, de grandir. Tu m'as offert un foyer, de l'amour, de la sécurité. C'est plus que ce que beaucoup d'autres ont. Mais notre lien peut être encore plus profond, plus conscient.

Théo réfléchit à ces mots, reconnaissant la vérité qu'ils portent. Il réalise que sa relation avec Bouchon, et par extension avec le monde autour de lui, peut être enrichie par cette expérience, par cette communication improbable.

– Comment puis-je faire mieux, Bouchon ? Comment puis-je rendre ta vie plus heureuse, plus comblée ?

– En commençant par voir le monde à travers mes yeux, en te rappelant que chaque action, chaque décision t'affecte toi, mais m'affecte aussi moi. En étant présent, attentif, et en cherchant toujours à comprendre avant de juger ou d'agir.

Théo prend ces conseils à cœur, conscient que cette conversation, aussi extraordinaire soit-elle, est un cadeau, une chance de renforcer le lien qu'il partage avec Bouchon.

– Je te promets, Bouchon, que les choses vont changer. *Nous* allons changer. Cette expérience m'a ouvert les yeux. Je veux être le meilleur ami possible pour toi, comprendre tes besoins et y répondre avec amour et attention.

La voix de Bouchon, maintenant empreinte d'une tendresse palpable, répond à cette promesse avec une assurance silencieuse, scellant un pacte non verbal entre eux.

– Je sais, Théo. Je le sais. Et je suis là, avec toi, dans chaque pas que nous faisons ensemble. Notre voyage est loin d'être terminé, mais je suis confiant que nous le ferons avec plus de compréhension, d'amour et de respect mutuel.

Alors que Théo assimile les profondes révélations de la voix et les promesses qu'il se fait à lui-même, un changement soudain se produit dans son environnement : un pan du mur, jusque-là indiscernable du reste de la pièce blanche et immaculée, commence à s'ouvrir lentement, dans un bruit sourd, révélant une scène à laquelle Théo ne s'attendait vraiment pas : une salle d'opération chirurgicale.

Devant lui se trouve une table d'opération, éclairée par une lumière crue, bleutée, et un homme se tenant à côté. Cet homme, grand, portant des lunettes, un masque chirurgical et des gants bleus, il le reconnaît aussitôt : le vétérinaire. Le contraste entre l'environnement stérile et la familiarité de cette figure est saisissant.

Le vétérinaire fait signe à Théo de s'approcher et de monter sur la table d'opération. Théo hésite, son esprit encore en train de traiter le flot d'émotions et de révélations de ces derniers instants. Il hésite, mais c'est de toute évidence la seule sortie de sa prison. C'est alors que la voix de Bouchon se fait entendre à nouveau, douce mais ferme :

– Théo, c'est le moment. Tu dois passer sous le bistouri du vétérinaire. C'est nécessaire, pour toi, pour nous.

Cette demande, venant de Bouchon, pousse bien étrangement Théo à franchir le pas. Malgré la peur et l'incertitude, la confiance qu'il a dans la voix et les leçons apprises lors de leur dialogue l'encouragent à avancer.

Lentement, Théo s'approche de la table d'opération et, avec une hésitation mesurée, s'y allonge. Le vétérinaire, reconnaissant le courage qu'il faut à Théo pour se soumettre à cette procédure, lui offre un regard empreint de compassion et de professionnalisme.

– Ne vous inquiétez pas, Théo. Vous êtes entre de bonnes mains. Tout va bien se passer : je connais mon métier.

Après l'absurdité de la situation et les mots rassurants du vétérinaire, une prise de conscience brutale s'empare de Théo. La signification profonde de cet inventaire, de son emplacement sur cette table d'opération, devient clairement évidente. Il commence à comprendre, vraiment comprendre, et avec cette compréhension vient une réaction viscérale. Théo commence à se débattre, la réalité de ce qui l'attend le frappant avec la force d'une tempête.

– Attendez, non, je... je ne peux pas faire ça. Je ne suis pas prêt ! Pitié !

C'est alors que la voix de Bouchon se fait entendre à nouveau, cette fois avec une gravité qui pèse lourdement dans l'air.

– Pitié ? Tu réclames de la pitié ? Théo, ressens-tu cette peur ? Cette perte imminente, cette fin de quelque chose de fondamental en toi, dans ta chair ? C'est ce que cela fait, Théo. C'est ce que ça fait de savoir que tu vas perdre une partie de toi-même, ta virilité, la possibilité de créer la vie, de profiter des plaisirs charnels aussi.

Les mots de Bouchon, chargés d'émotion et de vérité brute, font écho dans l'esprit de Théo, amplifiant sa lutte intérieure. La perspective de perdre une telle partie intégrante de son identité, de sa capacité à interagir avec le monde sur un plan si fondamental, l'envahit d'une terreur et d'une empathie qu'il n'avait jamais éprouvées auparavant.

– Je... je n'avais jamais pensé à cela de cette manière. Bouchon, je suis désolé, je ne savais pas, je n'avais pas réalisé...

La voix de Théo tremble, non seulement de peur, mais aussi de regret. La prise de conscience de l'impact de ses décisions, de ses actions sur les autres, même sur son compagnon le plus cher, devient insupportablement aigu.

– Théo, c'est l'empathie. C'est comprendre le poids de nos choix, non seulement sur nous-mêmes mais sur ceux qui partagent notre vie. C'est la leçon ici. Ce n'est pas la perte en elle-même qui est importante, mais ce que cette perte enseigne sur la valeur de l'existence, sur le respect de toutes les formes de vie et de liberté. Je ne suis pas que ton chat. Je suis un être avant tout ! Je ne t'appartiens pas.

Dans ce moment de vulnérabilité extrême, de confrontation avec la réalité de la souffrance et de la perte, Théo trouve une force nouvelle, une résolution. Il arrête de se débattre, non parce qu'il accepte passivement son sort, mais parce qu'il reconnaît l'importance de cette leçon, la nécessité de faire face aux conséquences de ses choix avec courage et compassion.

– Je comprends maintenant. Ce n'est pas juste une question de choix personnels, mais de comprendre et de respecter la vie dans toute sa complexité. Bouchon, merci de me montrer cela. Je promets, à partir de maintenant, de réfléchir plus profondément aux répercussions de mes actions, sur nous tous. Mais s'il te plaît, pas ça. Pas l'opération. Je veux un enfant avec Élodie. Je veux profiter du sexe, tout comme elle. S'il te plaît, pitié...

Autour des pleurs de Théo, la salle, le vétérinaire, la table d'opération ; tout semble s'accroître autour de Théo alors qu'il se confronte à cette vérité, à cette révélation. Cet instant de compréhension soudaine marque un franc virage, non seulement dans sa relation avec Bouchon mais dans sa manière d'appréhender le monde. Mais là, il s'en fout. Il veut juste conserver ses arguments, qui, accessoirement, se trouvent au centre de ce champs opératoire préparé par le vétérinaire avec une solution antiseptique orangée.

Au moment où la réalisation des conséquences de ce qu'il s'apprêtait à infliger à Bouchon frappe Théo avec toute sa force, il sent soudainement l'aiguille de l'anesthésiant pénétrer dans son bras gauche. Une sensation aiguë le traverse, suivie d'une chaleur qui commence à se diffuser dans ses veines, annonçant l'approche d'une obscurité enveloppante.

Le monde autour de lui commence à s'estomper, ses pensées se brouillent, et il se sent glisser vers l'inconnu. Tout est calme maintenant.

Tout va bien...

Mais alors, juste au moment où l'obscurité semble complète, Théo se réveille brusquement, haletant, dans son lit, tout près d'Élodie ! Élodie, son amour, sa femme ! La réalité de sa chambre, la chaleur du drap contre sa peau, le son de la respiration calme d'Élodie à ses côtés, tout cela le frappe avec la force d'une révélation ! C'était un rêve ! Un putain de rêve ! pense t-il. Une expérience si vive, si intense, qu'elle le laisse tremblant, baigné de sueur, mais profondément soulagé de retrouver la familiarité rassurante de sa vie réelle.

La réalité de son rêve, de la leçon qu'il contenait, résonne encore en lui avec une clarté étonnante. L'expérience onirique lui a offert une perspective unique sur ses responsabilités envers Bouchon, sur l'impact de ses choix, et sur la profondeur de l'empathie qu'il doit à tous les êtres vivants qui partagent sa vie, ou pas.

Bouchon, lui, se trouve à l'autre bout du lit, entre les pieds d'Élodie et de Théo. Il semble dormir encore.

Poussé par la routine matinale, Théo commence à sortir du lit, suivi de près par Bouchon qui sursaute au moindre mouvement, dans un réflexe animal, comme chaque matin. Cette routine, si familière et réconfortante, lui offre un moment de normalité après la tumultueuse aventure de son rêve.

Théo se dirige vers les toilettes pour faire pipi, un acte quotidien qui, dans le sillage de son rêve, semble revêtir une nouvelle signification. Il éclate de rire en pissant. Tellement fort qu'il en met un peu à côté, mais il s'en fiche éperdument. Il est simplement heu-reux !

En sortant des WC, Théo remarque Bouchon qui devance ses pas, un comportement habituel, certes, mais quelque chose attire son attention de manière étrange. C'est la démarche de Bouchon, entravée par une grosseur entre ses pattes arrière, un peu au-dessous de la queue, qui semble l'empêcher de marcher normalement. Cette vue déclenche une onde de panique chez Théo.

Pris d'une terreur soudaine, Théo retourne précipitamment aux toilettes, le cœur battant à tout rompre. Là, il glisse sur les gouttes d'urine laissées sur le sol et s'étale lamentablement entre la cuvette et le pied du lavabo. Il pose une main sous son pénis et s'aperçoit que la réalité dépasse l'entendement: deux petites glandes tout juste perceptibles roulent sous ses doigts, dans un scrotum diminué de quatre-vingt-quinze pour cent.

Théo sort des WC, prêt à en découdre avec Bouchon.

Quand ce dernier prend soudainement la parole:

– Et oui Théo, tu vois, moi aussi ça m'a foutu les boules !

FIN.

Certificat de dépôt horodaté : N°D53139-18305  
siteweb : <https://christophe-gregoire.com>